

Michel Pleau

La lumière du haïku

Mes premiers haïkus je ne les ai pas écrits. Je les ai simplement vécus.

J'avais huit ans lorsque, pour la première fois, un poème s'est écrit en moi. Mais d'abord, il faut revenir à cet enfant solitaire que j'étais et qui s'ennuyait dans une cour de la basse-ville de Québec. Il est assis en haut de l'escalier et observe les murs de briques, les cordes à linge des voisins et le petit carré de ciel au-dessus de sa tête.

Cet enfant, il ne le sait pas encore, mais la poésie fera bientôt sa rencontre. En effet, ses parents ont réussi, après beaucoup d'efforts, à louer un chalet au bord de la rivière Lorette. Ce sera le plus bel été de sa vie. L'émerveillement devant la solitude changeante de la lune, la découverte du vent dans les arbres et dans le cœur ou la beauté du soleil qui glisse paresseusement sur l'eau comme un canot. Je me retrouvais enfin en présence de ce qui compte vraiment.

C'est donc à l'été de 1972 qu'a commencé, à mon insu, le lent travail de la poésie. Comme il était bon d'écrire sans tracer un seul mot sur le papier! Je vivais dans l'écriture des arbres, je jouais avec les mots du vent. J'entendais, dans le chant des oiseaux, la musique du poème. Je nommais enfin la vie pour la première fois. Chaque chose trouvait son nom et je découvrais, avec émotion, mon propre nom dans le monde. Je soulevais des pierres et toute une vie que j'ignorais se révélait à moi. J'aimais ces insectes effrayés par la lumière et cette odeur si particulière de ce qui a sommeillé longtemps dans la nuit. J'adorais creuser la terre, espérant découvrir quelques trésors oubliés par les Indiens ou encore un vieux livre venu de la nuit.

Il me semblait que, jusqu'à cet été de mes huit ans, j'avais surtout vécu les yeux fermés. Mais je ne voulais plus dormir! Toute une lumière, venue d'une très lointaine histoire, m'ouvrait définitivement ses bras. Maintenant c'est moi qui, à l'aide d'une formule magique, malheureusement oubliée, faisais se lever le soleil! Chaque matin était un petit miracle de la parole. J'imaginai une union secrète entre les mots et la lumière. Je découvrirai bien plus tard, en particulier grâce à la pratique du haïku, que ce lien existe vraiment.

Dans mon recueil *Soleil rouge*, j'ai cherché à dire l'origine des mots

*j'écoute le vent
dans la forêt
j'entends le mot vent*

et surtout j'ai cité en exergue ces mots magnifiques de Philippe Jaccottet extraits d'un poème intitulé « Le travail du poète » :

*veiller comme un berger et appeler
tout ce qui risque de se perdre*

Je fais miens les mots de ce grand poète suisse et je souhaite donc (mais ce n'est peut-être qu'une illusion) que mes petits haïkus sauvent, de l'oubli et de la perte, ce qui me semble être le monde réel. J'écris pour voir la vie : ses beautés et ses mystères. C'est Gaston Miron qui disait : « Les poèmes sont les yeux du poète ». À mon tour, j'ajoute : le haïku ouvre le regard. Le lecteur de haïku ne demande pas au poète d'avoir du talent. Il lui demande de voir. Car, faut-il le rappeler, nous vivons dans un monde d'aveugles. Plusieurs ont toujours les yeux fermés et ont l'esprit occupé.

Mais heureusement, le haïku éclaire les zones d'ombres de l'existence. Il jette un étrange filet sur le monde pour y recueillir une lumière oubliée. Je crois que le travail du poète de l'instant n'est pas de dire, avec de beaux mots, ce que tout le monde voit mais plutôt de révéler ce qui existe et que nos yeux ne voient plus. Il y eut un temps dans l'histoire de l'humanité où l'on « voyait » beaucoup plus qu'à notre époque. Les hommes et les femmes savaient observer et interpréter de nombreux signes de la nature. Ils savaient, par exemple, lire le ciel. Mais qui, de nos jours, regarde le ciel et ses lumières poétiques?

Michel Pleau